

SYNOPSIS

Alexandre de Macédoine et ses glorieuses conquêtes ont fait rêver bien des hommes, des empereurs romains à Bonaparte. Rien ne semble, en effet, arrêter ce roi qui juge son empire trop petit pour lui: Alexandre utilise le premier prétexte venu pour se lancer à l'assaut de l'empire perse; il part avec peu de moyens financiers mais s'apprête à puiser dans les ressources des régions conquises pour nourrir et payer son armée. Il veut renverser la dynastie perse des Achéménides et prendre la place du *Grand Roi*, Darius à l'époque. Mieux, il nourrit le secret désir de parvenir aux confins de l'univers.

Son père, Philippe, avait déjà des ambitions expansionnistes. Il s'était emparé de colonies grecques qui l'empêchaient d'arriver à la mer, puis avait soumis la Grèce elle-même. Il avait aussitôt mis en place une alliance grecque, la ligue de Corinthe, dont il était le chef et qui avait pour but de déclarer la guerre à Darius ; elle remplaçait l'ancienne confédération de Délos que les cités grecques, à la suite des guerres médiques (guerres contre les Perses, 490-479 av. J.-C.), avaient créée pour unir leurs forces contre une nouvelle menace perse. Cette prise de pouvoir aurait presque pu sembler naturelle car les Macédoniens étaient fortement hellénisés – ils parlaient d'ailleurs grec – mais pour la Grèce entière, c'était la domination d'une puissance ennemie ou jugée comme telle. Quoiqu'il en soit, après la mort de Philippe, son fils Alexandre prend la direction de la ligue de Corinthe et poursuit la guerre que son père avait à peine commencée. Il débarque en 334 av. J.-C. en Asie Mineure, à la tête d'une armée gréco-macédonienne.

Un séisme à l'origine de l'époque hellénistique : les conquêtes effrénées d'Alexandre

Son périple le conduit à travers le Moyen-Orient et l'Asie jusqu'en Inde. Il soumet la Phénicie – le Liban –, est bien accueilli en Egypte, fonde Alexandrie dans le delta du Nil, se rend aux portes de la Lybie, dans l'oasis de Siwah, pour consulter l'oracle de Zeus-Ammon. Il traverse la Syrie, franchit l'Euphrate et le Tigre, s'empare de Babylone, de Suse (capitale de la Susiane, l'un des lieux de résidence des Achéménides) et quitte les régions qui correspondent aujourd'hui à l'Irak pour la Perse, c'est à dire l'Iran. Il arrive à Persépolis, passe l'hiver 330 en Afghanistan, à Kandahar, en Arachosie, se dirige vers Kaboul au printemps 329, marche contre la Bactriane, limitée par l'Oxus (Amou-Daria) au Nord et les Paropamisades (ou Hindou-Kouch) au Sud¹. Il prend Samarkand, fonde Alexandrie-Extrême (maintenant Léninabad au Tadjikistan) près des rives de l'Iaxarte (Syr-Daria) et Aï Khanoum sur celles de l'Oxus. A l'automne 327, il gagne l'Indus, se rend maître du Gandhara - autour de Peshawar -, et du Pendjab: il entre dans le Pakistan actuel et bat le roi indien Poros, sur les bords de l'Hydaspe (le Jhelum).

¹ La Bactriane correspond approximativement à une partie du Turkmenistan et de l'Afghanistan; on vient de retrouver des ruines de Bactres, sa capitale, en Afghanistan, près de Mazar-é-Sharif.

Il voudrait poursuivre vers l'Est, jusqu'au bout du monde, mais ses troupes, épuisées, sont affolées à l'idée de s'avancer dans l'Inde profonde. Les informations qu'elles glanent ne contribuent pas à les rassurer; on leur parle, en effet, de désert à franchir, d'un fleuve immense (le Gange), de peuples guerriers et puissants, d'éléphants réputés invincibles, ce qui signifie encore beaucoup de souffrances et de combats acharnés; aussi, sur les bords de l'Hyphase (Béas, sous-affluent de l'Indus), annoncent-elles à leur chef qu'elles n'iront pas plus loin.

Contraint de rebrousser chemin, Alexandre n'en poursuit pas moins ses expéditions! Il descend l'Indus jusqu'à la mer et fait entreprendre à Néarque, son amiral, tout un périple depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate, en passant par le détroit d'Ormuz et le golfe Persique. Il longe pendant ce temps la côte pour suivre la progression de sa flotte et perd des milliers de soldats en Gédrosie (Béloutchistan). Il atteint finalement la Carmanie (au Sud de l'Iran, au niveau du détroit d'Ormuz) où ses marins le rejoignent, gagne Suse en février 324, projette de soumettre les Arabes. Au printemps 323, à 32 ans, il meurt à Babylone dont il voulait faire la capitale de son empire.

Les Grecs après Alexandre : une vision renouvelée de l'Orient

L'épopée d'Alexandre conditionne certes notre réflexion sur cette époque mais elle ne constitue pas l'objet de ce livre – on s'est suffisamment demandé si le roi de Macédoine voulait répandre la civilisation grecque ou s'il n'était qu'un sanguinaire assoiffé de victoires. Nous nous proposons plutôt d'analyser les effets de ses conquêtes sur la perception grecque de l'Orient, et cela pendant toute la période dite *hellénistique*, fortement marquée par les conséquences de cette expédition. Cette époque commence en 334 avec le débarquement d'Alexandre sur la côte d'Asie Mineure et se termine vers la fin du 1er siècle av. J.-C.; sonne alors le glas de la puissance grecque obligée de céder la place à Rome.

La conquête d'Alexandre est à l'origine de mutations profondes qui bouleversent la géopolitique du bassin méditerranéen pendant près de trois siècles et rapprochent encore la Grèce de l'Orient.

De fait, les Grecs ont toujours eu les yeux tournés vers l'Est. Etroitement liés aux cités fondées par leurs ancêtres sur la côte occidentale d'Asie Mineure, en Mysie, Lydie, Carie, Pisidie...(en Turquie actuelle), ils étaient forcément en relation avec les Perses dont l'empire s'étendit jusque-là, et ont d'ailleurs subi l'influence de la civilisation babylonienne, en particulier dans le domaine artistique. Les contacts et les échanges qu'ils ont établis avec la Mésopotamie, la Phénicie, l'Egypte, et même l'Arabie leur ont donné un aperçu de ces pays. Mais leurs connaissances restaient réduites et se limitaient aux indications fournies par les voyageurs et les commerçants qui évaluaient les distances entre les ports et les mouillages; ces comptes-rendus procuraient de toute façon des informations nettement plus abondantes sur l'Asie Mineure que sur les pays lointains (*cf.* chapitre 1).

Or, en moins de 12 ans, les soldats d'Alexandre détrônent Darius et marchent jusqu'à l'Indus. Ils traversent des régions fertiles et d'autres, arides; ils souffrent du froid sur le plateau iranien, de la chaleur, l'été à Babylone; ils avancent péniblement dans des cols de haute montagne ou des déserts tout aussi éprouvants, que ce soit dans l'Hindou-kouch ou le Béloutchistan; ils s'étonnent des coutumes des gens qu'ils rencontrent, si différentes parfois des leurs. Leur image de l'Orient s'enrichit d'une expérience vécue, inégalée (*cf.* chapitre 5).

Les Grecs et l'Orient : des expériences diverses

Les Grecs de l'époque hellénistique n'ont pas pour autant une vision uniforme des contrées qui leur sont désormais soumises ; les péripéties de l'histoire leur font vivre, en effet, des situations souvent bien différentes.

Ceux qui n'ont pas quitté leur pays ont pour premier souci de résister à l'occupation macédonienne qui leur est insupportable. Ils multiplient les opérations militaires dans l'espoir de refouler les garnisons ennemies. Pour mieux se battre, ils s'appuient sur des liges locales, dotées de forces armées, qui regroupaient déjà les cités avant Alexandre et qui étendent leur pouvoir à la fin du 3^{ème} siècle av. J.-C. Dans ces conditions, les richesses et les légendes de l'Orient demeurent sans doute pour la plupart d'entre eux une perspective lointaine et abstraite.

Pendant ce temps, bon nombre de leurs compatriotes sont installés dans les royaumes lagide ou séleucide, issus des disputes acharnées et sanglantes que se sont livrées les officiers d'Alexandre. Les Lagides - Ptolémée Lagos est le premier de ces souverains - règnent en Egypte et les Séleucides - Séleucos Nicator a donné son nom à la dynastie - en Asie, plus précisément en Syrie et Phénicie². Là, Grecs et Macédoniens cohabitent dans les territoires qu'ils ont conquis. Certains ne sont pas retournés chez eux après les victoires d'Alexandre ; d'autres sont venus dans l'espoir de faire fortune; hommes d'affaires et négociants affluent, en effet, dans les riches métropoles commerciales de ces nouveaux empires comme Antioche ou Alexandrie, alors en plein essor.

La réalité de l'Orient, ou plutôt du Moyen-Orient, n'est cependant pas la même en Egypte et en Syrie pour ces Gréco-Macédoniens confrontés à des habitudes culturelles spécifiques. Les Lagides, par exemple, adoptent certaines coutumes locales pour mieux assurer leur pouvoir; ainsi, le roi, divinisé, peut se marier avec sa sœur, ce qui ne saurait se concevoir en Grèce. Les Séleucides, eux, procèdent quelques fois à une divinisation du roi, mais jamais de manière systématique: leur pays n'a pas été gouverné dans le passé par des pharaons (*cf.* chapitre 8).

Ces efforts d'acculturation pour se faire admettre par les peuples vaincus n'empêchent pas toujours des phénomènes de résistance; certains autochtones collaborent avec le nouveau

² Ptolémée et Séleucos étaient des lieutenants d'Alexandre. Le royaume séleucide perd vite un certain nombre de régions (entre autre la région du Pont ainsi que Pergame); les Séleucides ne peuvent pas non plus mater la rébellion du satrape de Bactriane, Diodote, qui fonde (vers 256) les bases d'un empire gréco-bactrien (satrape: gouverneur de province dans l'empire perse). En outre, les Parthes qui s'implantent dès le milieu du 3^{ème} siècle au sud-est de la Caspienne, étendent leur empire sur la Médie et la Babylonie au 2^{ème} siècle av. J.-C.

pouvoir, mais d'autres acceptent mal ces colons qui les dirigent. Et les Grecs eux-mêmes – déjà dans l'armée d'Alexandre – redoutent d'être assimilés par l'Orient (*cf.* chapitre 10)!

Mais plus à l'Est, à Aï Khanoum sur l'Oxus, en Bactriane (Afghanistan), et dans le Gandhara, aux confins de l'Inde, d'autres Grecs (descendants de soldats d'Alexandre ?) sont, eux, complètement immergés dans leur pays d'adoption; éloignés de leurs frères d'Athènes, d'Alexandrie ou de Syrie, encore plus isolés après l'expansion des Parthes, ils n'ont pas d'autre choix que de s'intégrer dans la population locale; ils se marient avec les femmes indigènes et paraissent tout à fait assimilés. Ils jouent même un rôle politique important puisqu'ils fondent au 2^{ème} siècle av. J.-C. un royaume gréco-indien dans le Gandhara, apparemment bien accepté. Les Indiens vont jusqu'à porter aux nues l'un de leurs rois, Ménandre, qu'ils louent pour sa sagesse et ses bienfaits; peut-être Ménandre s'est-il converti au bouddhisme; en tout cas, certains Grecs l'ont fait, quand ils ne préféraient pas le brahmanisme!

Les Grecs de Syrie, d'Egypte et à fortiori de Grèce n'ont aucune idée de telles expériences. Les intellectuels athéniens se passionnent certes pour la philosophie de l'Inde et n'hésitent pas à faire des voyages d'étude – Cléarque, disciple d'Aristote, se serait rendu à Aï Khanoum –, mais les notions qu'ils en retirent restent exclusivement théoriques, sans comparaison avec l'imprégnation culturelle dont bénéficient leurs contemporains étroitement mêlés à la vie des autochtones; les très célèbres Bouddhas hellénisés du Ghandara sont le reflet surprenant de ces contacts étroits.

Un rêve hellénistique bien loin de la Pax romana

Tous les Grecs de l'époque hellénistique n'ont donc pas les mêmes rapports avec l'Orient, tant s'en faut; mais ces terres de conquête les entraînent tous, à des degrés divers, dans une folle aventure qui laisse perplexe, surtout lorsqu'on la compare à l'organisation raisonnée et efficace de leurs successeurs romains.

Que l'empire perse soit envahi ne surprend guère: il regorge de richesses et constitue une tentation permanente. Rome aussi mettra plus tard la main sur la région d'Ephèse (128, 126 av. J.-C.), sur la Cilicie (102 av. J.-C.). Pompée viendra à bout en 62 de Mithridate qui voulait libérer l'Asie de cette emprise étrangère; il réduira ensuite la Syrie en province romaine. Octave fera subir le même sort à l'Egypte en 30 av. J.-C. Avant les Romains, les Grecs assaillis par les difficultés économiques convoitaient déjà les trésors de l'Orient (*cf.* chapitre 4). Les soldats d'Alexandre qui marchent contre Darius rêvent de butin et s'adonnent avec joie au pillage (*cf.* chapitre 6). La victoire et le droit du plus fort donnent malheureusement souvent lieu à de tels excès.

Mais les successeurs d'Alexandre ont un comportement beaucoup plus inattendu. Ils se disputent l'héritage laissé par leur chef dans des guerres sanglantes et fratricides – Rome connaîtra, certes, des rivalités pour le pouvoir mais jamais au même point! Le roi de Macédoine n'avait pas prévu sa succession et Philippe IV, le fils qu'a de lui Roxane, princesse

de Bactriane, ne suscite pas l'enthousiasme général: l'armée répugne à reconnaître pour roi cet enfant issu d'une Barbare. Les officiers trouvent le moyen de l'éliminer et d'avoir le champ libre. Ils ne reculeront désormais devant rien. *Les Diadoques*, anciens lieutenants et successeurs directs d'Alexandre, puis *les Epigones* (la génération suivante) accumuleront intrigues, complots, guerres et meurtres; chacun veut la plus grande part du gâteau laissé par Alexandre. Nous ne détaillerons pas ici tous les faits. Il est cependant notable qu'un siècle et demi après la mort d'Alexandre, Lagides et Séleucides se trouvent encore engagés dans des luttes acharnées comme le prouve le siège d'Alexandrie en 168 (*cf.* chapitre 6)!

Plus stupéfiant encore, contrairement à Rome qui restera toujours le centre de son empire et saura tirer le plus grand profit de ses provinces, la Grèce est éclipsée par l'essor économique des nouveaux royaumes, gréco-macédoniens, qu'elle a contribué à créer. Comble du paradoxe, elle subit l'occupation macédonienne³ contre laquelle elle lutte désespérément! Elle veut chasser de son sol ces ennemis qui se veulent grecs mais qu'elle déteste et auxquels elle doit un empire ou plutôt des empires!

Les Grecs n'ont pas l'idée de construire une *pax hellenica*, de fédérer leurs conquêtes sous l'autorité d'une capitale qui serait vraiment la leur, que ce soit Athènes ou Pella, en Macédoine. Ils préfèrent se battre entre eux et contre la Macédoine. Mais à défaut de savoir gérer un empire, ils ont le goût du rêve; ils rêvent d'Orient. Ils se battent évidemment pour les richesses considérables de Darius mais celles-ci sont devenues dans leur imaginaire les trésors fabuleux d'un pays mystérieux, presque irréel.

Dès le 8^{ème} siècle, les Grecs ont fondé des colonies en Occident, en Sicile et en Italie du Sud – Cumes en 770, Ischia en 740 par exemple – avec lesquelles ils ont poursuivi les échanges comme l'attestent des céramiques corinthiennes trouvées en Italie ou le fait que Pythagore ait quitté Samos pour Crotona vers 530. Mais ce sont les contrées éloignées d'Orient, emplies de *mirabilia* ou caractéristiques extraordinaires, qui nourrissent leurs phantasmes. Portés par leurs rêves, ils ont pu vaincre le très puissant roi des Perses. Et quand Alexandre prétend les emmener sur la trace des dieux, ils ne sont pas dupes, bien sûr, mais ils vivent avec lui une épopée (*cf.* chapitre 7). Ainsi galvanisés, ils ont pu franchir des cols de 2000 ou 3000 mètres, endurer le froid des neiges éternelles, subir la faim, la chaleur écrasante des déserts, les ravages des fleuves en crue qui emportent tout sur leur passage. Les Romains, eux, n'ont jamais joué aux héros d'épopée. Ils ont été raisonnables et ont mis au point une organisation des territoires conquis mûrement réfléchi.

Mais dans leur folie, les Grecs font preuve d'un génie digne d'admiration. La passion qui les habite les conduit à s'intéresser aux pays qu'ils occupent et à les explorer. S'inspirant de la méthode d'Aristote (qui fut le précepteur d'Alexandre), ils font de l'Orient un objet d'étude rigoureux et établissent des cartes. Emplis d'enthousiasme, désireux de tout connaître, ils permettent à la science de faire un bond inouï et dans tous les domaines. On parle encore

³ La dynastie des Antigonides règne sur la Macédoine et la majeure partie de la Grèce. Antigone le Borgne, lieutenant d'Alexandre, est à l'origine de cette dynastie.

avec émotion du Musée, de la Bibliothèque d'Alexandrie qui virent le jour grâce à Ptolémée 1^{er} Sôter. On ne saurait oublier les grands noms de cette époque, Euclide, qui a enseigné les mathématiques à Alexandrie, Archimède qui est venu spécialement de Sicile dans la capitale des Lagides pour y rencontrer les savants, Apollonios et son traité des coniques, Eratosthène ou Hipparque et leurs études d'astronomie (*cf.* chapitre 3).

Cet esprit rationnel et scientifique ne laisse pas moins libre cours à une littérature particulière ou *paradoxographie* qui cherche à étonner et décrit avec force détails les curiosités du bout du monde. Ce merveilleux n'est pas nouveau - on le trouve auparavant même chez de grands historiens comme Hérodote (*cf.* chapitre 2) -, mais il s'inscrit maintenant dans un contexte vraisemblable⁴. Les lecteurs de l'époque hellénistique prennent apparemment autant de plaisir à rêver à propos des *mirabilia* des pays conquis (*cf.* chapitre 9). Leur image de l'Orient oscillant ainsi entre rêve et réalité, nous chercherons à étudier la part de ces deux paramètres.

Mais au-delà de leur passion, les Grecs, et c'est sans doute là une autre manifestation de leur génie, acquièrent une nouvelle perception du monde. Ils découvrent des cultures inconnues d'eux auparavant, comme celle de l'Inde, pour lesquelles ils ont beaucoup d'estime et ils commencent à penser que leur civilisation n'est peut-être pas la seule valable. L'hellénocentrisme qu'on leur reproche si souvent s'estompe (*cf.* chapitre 10). L'époque hellénistique, c'est aussi cette ouverture d'esprit si moderne.

Ce livre s'appuie étroitement sur les sources disponibles, abondamment citées, dont la fiabilité doit être éprouvée: textes originaux, les plus souvent à l'état fragmentaire; récits des contemporains et généraux d'Alexandre; compilations et analyses des historiens de l'antiquité, etc. Notre propos, toutefois, n'est pas de faire œuvre d'historien ou d'érudit mais d'étudier les relations d'amour, de haine ou d'intérêt qu'ont entretenues les Grecs avec les hommes et les terres de l'empire perse dont ils sont devenus les maîtres. De toute évidence, l'Orient revêt une charge symbolique particulièrement forte pour les officiers qui participent à la geste d'Alexandre, si bien que les moindres faits rapportés vont s'en trouver plus d'une fois grandis; les réactions de ces guerriers prouvent les sentiments passionnés, d'admiration ou de mépris, qu'ils éprouvent au cours de leur aventure.

Nos sources, par les problèmes qu'elles posent, traduisent la mentalité de l'époque: de même que la période hellénistique porte l'empreinte d'Aristote sans pour autant faire table rase de la pensée mythique, de même sa production littéraire fausse parfois la réalité des événements et introduit la fiction au sein de récits historiques. Cet écheveau, où se mêlent le mythe et la réalité, a un cadre précis, l'Orient, lieu de tous les rêves mais aussi de toutes les richesses qui suscitent, de manière plus prosaïque, convoitises et désirs de conquêtes.

⁴ Cf. P. Veyne. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*